

« Viens, Seigneur Jésus ! »

Mais toi, Seigneur !

Chaque nuit, saint Benoît demande de commencer l'Office des Vigiles avec le Psaume 3 :

« Seigneur, qu'ils sont nombreux mes adversaires,

nombreux à se lever contre moi,

nombreux à déclarer à mon sujet :

“Pour lui, pas de salut auprès de Dieu !” » (Ps 3,2-3)

Ce qui m'a toujours frappé dans ce psaume est le fait qu'il mendie une unité. « Nombreux » sont contre moi, multiples sont les réalités qui me dissipent le cœur et la vie, et il s'agit de revenir vers Dieu, de se remettre devant Lui, pour mendier une unité de vie, de cœur, et donc une paix. Sans cela, la journée aussi sera seulement une dissipation d'instant et d'instincts, une nébuleuse sans points de repère, sans harmonie.

Mais récemment j'ai pris conscience que ce psaume ne nous parle pas seulement de la dissipation que produisent en nous les nombreux adversaires qui nous menacent à l'entour. Si on médite de plus près, on remarque que ce début du psaume 3 parle plutôt d'un danger plus subtil et insidieux : celui de centrer sur nous-mêmes notre vie, de repartir toujours en mettant au centre notre « moi », en mesurant et calculant tout à partir de notre moi et anxieux pour notre moi : « ...nombreux *mes* adversaires, nombreux à se lever *contre moi*, nombreux à déclarer à *mon sujet*... ». Moi, moi, moi : c'est le refrain, le *basso continuo* de la chanson de notre vie. Et alors, c'est vrai que nous faisons une expérience de dissipation, car notre moi n'est pas un sujet capable de résister à tous les multiples adversaires de notre unité, et même à la multiplicité de ce que nous considérons agréable et bon pour nous. Notre moi n'est pas capable de créer l'unité de notre vie, de notre cœur ; d'intégrer les multiples expériences, circonstances, relations qui voudraient tisser notre existence.

Alors, dans ce psaume 3, j'ai découvert ce qu'est le vrai cri de demande et de victoire à la fois, juste après les versets que je viens de citer :

« Mais toi, Seigneur, mon bouclier,

ma gloire, tu tiens haute ma tête. » (Ps 3,4)

« Mais toi ! ». Que c'est important ce cri du matin, cette rescousse que la prière de l'Eglise nous fait vivre par rapport non seulement à nos nombreux adversaires, réels ou imaginaires, mais surtout par rapport à la fausse relation que nous avons avec nous-mêmes, à la fausse conception que nous avons de nous-mêmes.

Après nos lamentations sur les autres, les autres, les autres ; après nos caprices qui crient moi, moi, moi, surgit un cri plein de vérité, de vérité sur tout, sur tous, sur les autres et sur nous-mêmes : « Mais Toi, Seigneur ! ». C'est comme si après la nuit, le Seigneur se levait comme le soleil, comme s'Il ressuscitait. Le psaume, après, exprime parfaitement cette conscience juste : « Lève-toi, Seigneur ! Sauve-moi, mon Dieu ! » (Ps 3,8a).

Alors, après avoir levé mes yeux et mon cri vers le Tu de Dieu, « Mais toi, Seigneur ! », après avoir accepté ce « mais », cette contradiction à ma fausse position dans ma vie, alors aussi dire « moi » change de ton, devient juste aussi ma façon de dire « moi » :

« Et moi, je me couche et je dors ;

je m'éveille : le Seigneur est mon soutien ! » (Ps 3,6)

C'est comme si quelqu'un avait demandé au psalmiste : « Et toi, qu'en est-il de toi, si tu ne cries plus : "moi, moi, moi", ou bien "les autres, les autres, les autres" ? »

La réponse est le témoignage d'une vie unifiée, pacifiée, dans la dépendance confiante envers Dieu : « Et moi, je me couche et je dors ; je m'éveille : le Seigneur est mon soutien ! ». Que c'est beau, que c'est humain, une personne qui possède calmement le temps de sa vie, qu'elle dorme ou qu'elle veille : je me couche, je dors, je m'éveille. Il aurait pu continuer : je me lève, je me lave, je salue ma femme, mon mari, mes enfants, mes frères et sœurs, je prie, je travaille, je mange, je fais ceci et cela, je rencontre mes amis et mes ennemis, et en tout j'ai conscience que « le Seigneur est mon soutien », en tout je dis « moi » d'une manière différente qu'avant. Oui, je suis tenté de le redire comme avant, et je tombe mille fois par jour à dire « moi » comme avant, à me plaindre de tout et de tous en pensant seulement à moi, à mon moi isolé, comme avant, mais il y a comme une aube de conscience nouvelle qui m'habite, il y a un cri nouveau qui me revient à la conscience face à moi-même et à tout : « Mais toi, Seigneur, c'est toi mon soutien, c'est toi qui porte ma vie, qui donne consistance à mon moi, aux autres, à toute la réalité ! Tu es mon bouclier, ma gloire, la vraie force et beauté de ma vie ! Alors, je ne crains pas, je ne suis plus déterminé par ma peur. Comme un enfant je m'avance dans la vie, dans ma journée, cette journée, avec Toi, et tout est transformé par la conscience et l'expérience que Tu es avec moi ! »

Le sens du temps

Repartir de cette manière est une nécessité quotidienne. Le temps liturgique, avec le commencement de l'Avent, comme le temps de toute l'Eglise, et le temps de nos communautés et de nos vies, doit toujours repartir, reprendre son cours. Nous pensons normalement que cela soit nécessaire seulement après un arrêt brusque, après une catastrophe, une tragédie. Mais ces moments d'arrêt brusque ne font que nous rendre sensibles à la nature de notre temps humain, du temps tel que l'homme le vit et le perçoit.

Parfois je me demande comment passait le temps du monde avant l'apparition de l'homme, avant le sens du temps que l'homme a de par sa vie, de par le fait qu'il vit et qu'il est conscient de vivre. On nous dit, et je le crois, que l'univers a eu son Big Bang il y a un certain nombre de milliards d'années, que les dinosaures existaient il y a quelques centaines de millions d'années, etc. Mais avant qu'un homme n'apparût en ce monde, avec sa vie consciente, avec sa conscience de la vie, de l'histoire de sa vie, toutes ces milliards d'années n'ont existé pour personnes. Dieu vit dans une dimension éternelle, pour lui « un seul jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un seul jour » (2 Pt 3,8). Et les créatures matérielles, végétales et animales sans raison, n'ont pas le sens du temps. Le temps n'existe pas pour eux. Dans un certain sens, le temps n'a commencé son cours que lorsque l'homme est apparu. Et si nous lisons que les patriarches pouvaient vivre jusqu'à plus de 900 ans, peut-être cela vient du fait qu'ils avaient un sens plus intense du temps, de la durée du temps, comme les enfants qui, ne mesurant pas le temps avec la montre ou les

choses à faire, ont une conception vivante du temps, c'est-à-dire que le temps pour eux a la durée et consistance de l'intensité de leur vie. Une année, une journée, pour un enfant, a une durée indéterminée, elle peut durer mille ans comme pour Dieu, ou ne rien durer si on n'y vit rien d'intense, rien de passionnant.

Pourquoi je dis cela ? Car lorsqu'il s'agit de repartir, ne fusse qu'une journée de notre vie, ou une demi-journée si vous faites la sieste, la vraie question n'est pas de rattraper au vol un train qui a continué sa course, mais carrément de recommencer à vivre le temps de notre vie, de recommencer à être des *vivants* et non seulement des *calculateurs* du temps de notre vie.

En d'autres mots, on ne repart pas en rattrapant quelque chose en dehors de nous, mais la conscience de notre cœur, une position de notre cœur, de notre conscience, celle que j'ai décrite avec le Psaume 3.

Par où repartir ?

Rien n'est plus utile pour comprendre cela que de regarder Jésus. Comment Jésus repartait, comment recommençait-il à vivre sa vie après le sommeil, ou après la fin de quelque chose, après un échec, après un abandon, après une mort ?

Par exemple : comment Jésus se levait-il le matin ? L'Évangile a le souci de nous le dire, et cela signifie que nous avons besoin de l'entendre. Jésus se levait, normalement très tôt, pour prier. Pour Lui repartir d'une position de demande au Père et d'intimité avec Lui était si important que parfois il veillait toute la nuit en prière, c'est à dire qu'il passait toute la nuit à recommencer le jour en priant. Cela signifie que ce n'est pas tant ce qui arrête la conscience du temps qui est important, dans ce cas le sommeil, mais l'origine du sens du temps, de la vie, de la journée. L'origine est plus importante que la fin ; la naissance est plus importante que la mort, si bien que dans le Christ, même la mort est devenue naissance. Car pour Jésus l'origine, le départ du temps, de la vie, de tout événement et circonstance, est le Père. Jésus vivait toute chose comme « engendrée » par le Père, parce qu'il avait conscience de soi comme Celui qui sort du Père, qui est engendré par le Père. Cela signifie que Jésus recommençait chaque instant de sa vie à partir de Quelqu'un, en partant d'un « Tu », en faisant mémoire de son « Moi » comme engendré par le Père.

Quand Jésus a été abandonné par presque tous ses disciples, après son discours dans la synagogue de Capharnaüm, lorsqu'il a demandé à ses apôtres s'ils voulaient s'en aller eux aussi (cf. Gv 6,66-67), Il ne le disait pas sur le bord du désespoir, comme tant de chantages affectifs que les de parents ou les amoureux font : « Si tu t'en vas, je vais mourir ! » Non, Jésus disait cela avec un fond de paix inébranlable, car sa vie, sa mission ne dépendaient de rien d'autre que du Père qui l'engendrait, du Père duquel Il dépendait, du Père auquel Il obéissait.

Il semble qu'on a demandé une fois à saint Ignace de Loyola qu'est-ce qu'il aurait fait si on supprimait la Compagnie de Jésus. Il répondit qu'il n'aurait eu besoin que d'un quart d'heure d'adoration pour retrouver la paix...

Les médias passent leur temps à nous convaincre que l'Église est finie, qu'elle va trop mal pour mériter de continuer. Ils oublient que l'Église n'a pas en elle-même sa propre source, mais est toujours engendrée par un Autre. Mais c'est vrai que l'Église finirait si elle perdait

cette conscience, si elle ne vivait plus de cette conscience. C'est très bien que l'Eglise demande pardon pour ses infidélités, mais il ne faut pas oublier qu'elle ne va pas repartir de cela, comme elle ne va pas repartir d'une cohérence rétablie, mais elle ne peut repartir que de Celui qui est sa Source vitale. Le nouveau départ d'une Eglise infidèle, d'une communauté infidèle, d'un chrétien infidèle, ne peut pas être seulement de demander pardon à tout le monde, mais de demander pardon avant tout au Christ, pour repartir de sa miséricorde.

Cette conscience rend libres, car tout ne dépend plus de nous, de nos forces, de notre justice, mais de notre abandon à Celui qui nous fait, de Celui qui nous engendre comme fils dans le Fils. Jésus nous transmet la vie filiale comme une possibilité de reprise constante que rien ne peut rendre impossible, pas même la mort. Il insiste avec ses disciples : ne vous préoccupez pas si vous n'avez plus à manger, à vous habiller, si le vin des noces est épuisé, si vous êtes abandonnés par tout le monde, si on vous tue, car la Source de vos vies n'est pas ce que vous avez ou vous faites, mais le Père, son amour. Oui, au fond, Jésus rappelait toujours aux disciples le « Mais toi, Seigneur, tu es mon soutien ! » du Psaume 3.

Cette possibilité de reprise constante dans la foi, nous sommes appelés à l'exercer dans tous les moments et circonstances où humainement nous sommes tentés de dire : C'est fini ! Il n'y a pas de suite, il n'y a pas de futur, il n'y a pas de possibilité de reprise, de renouveau !

Coïncider avec le Christ

C'est ainsi que l'Apocalypse décrit les rachetés, ceux et celles qui ont vaincu le mal du monde et sont dignes du Royaume : ils suivent l'Agneau partout où il va, et ils chantent un cantique nouveau (cf. Ap 14,3-4). Cette nouveauté joyeuse qu'ils expérimentent et expriment, leur vient du fait qu'ils tirent le renouveau constant de leur vie de Jésus mort et ressuscité pour nous. Suivre l'Agneau partout où il va, signifie que chaque pas de la marche des élus est un nouveau départ qu'ils puisent dans le Christ, qu'ils font à partir du Christ, en regardant le Christ. Ce que le Christ nous demande et nous donne est toujours nouveau, car il est Dieu éternel qui vient vers nous pour nous conduire à la plénitude de la vie. Concevoir la vie comme suite du Christ la rend toujours nouvelle, toujours un départ nouveau, même si normalement on suit Jésus dans la monotonie du quotidien.

Suivre le Christ devient alors comme un exercice d'une réalité de grâce dont nous sommes trop peu conscients, mais qui est la nouveauté absolue de notre vie. Plus mes pas suivent Jésus, plus je le suis de près, moins il y a de distance entre Lui et moi, et plus je réalise que **ma vie est appelée à coïncider avec Jésus.**

Coïncider, littéralement, signifie "tomber" au même moment avec un autre, devenir événement avec un autre, arriver avec un autre. Ce n'est pas une fusion où l'un et l'autre ne se distinguent plus, mais une communion de présence, une communion d'événement, où le fait de l'un et le fait de l'autre arrivent ensemble, si bien que là où arrive, où survient le Christ, j'arrive et surviens moi aussi, et là où j'arrive, je surviens, le Christ arrive, survient aussi. Là où arrive l'événement du Christ, arrive aussi l'événement de ma personne.

« Qui aime sa vie la perd ; qui s'en détache en ce monde la gardera pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ; et là où moi je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » (Jn 12,25-26)

Notons qu'ici Jésus ne nous propose pas de perdre la vie pour la perdre, ou pour gagner quoi que ce soit, mais *pour être avec Lui, pour être en Lui, pour être Lui*.

C'est comme si entre nous et Jésus nous pouvions nous dire : Je suis Toi et Tu es moi ! Pour rien d'autre que cela nous devons perdre la vie, et pour rien d'autre que cela nous sommes appelés à servir et suivre le Christ, dans la forme de chacune de nos vocations.

Dans l'Évangile selon saint Jean, Jésus exprime clairement ce mystère : « Demeurez en moi, comme moi en vous. (...) Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit, car en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. » (Gv 15,4-5).

Être l'un dans l'autre veut dire justement coïncider. La sainteté est cela, cette coïncidence avec Jésus qui commence en cette vie, en ce monde, pour que Sa présence soit manifestée, devienne humainement évidente, un événement dans le temps, dans l'histoire.

Qu'y a-t-il entre Jésus et nous ?

Toute l'Église est là pour engendrer des personnes qui, par les sacrements, les charismes, les ministères, la mémoire priante, coïncident avec Jésus, et en rendent un témoignage réel, expérimentable. Dès que Marie a accueilli l'annonce de l'ange et a conçu par l'Esprit Saint, immédiatement elle a coïncidé avec Jésus, non seulement dans le sens banal que là où une femme enceinte va, va aussi le bébé. Marie a coïncidé avec Jésus dans tout Son événement de Salut, si bien que la présence de la Mère a toujours rendu attentifs à la présence du Fils.

Quand, à Cana, Marie a fait sonner l'Heure du Christ, celle de transformer l'eau d'une humanité épuisée en vin des noces de l'Agneau, Jésus a une réaction qui semble mettre à l'épreuve la coïncidence entre Lui et sa Mère, figure de l'Église. « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? » (Gv 2,4). Marie aurait pu répondre : « Rien ! Entre moi et toi, il y a une coïncidence d'événement, de volonté, de grâce, d'obéissance, de mission, de destin ! ». Et sans mot dire, elle continue d'agir en affirmant ce mystère, non seulement pour elle-même, mais pour tous. En effet, Marie transmet immédiatement aux serviteurs de la noce cette possibilité inouïe de coïncider avec l'événement du Fils par un service obéissant : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le ! » (Gv 2,5). Jésus est le Verbe de Dieu en qui tout existe : obéir, écouter sa parole, fait coïncider ce que je suis et ce que je fais avec Lui. Ce qui arrive aux noces de Cana est qu'effectivement, à partir de l'invitation de Marie, tout ce que font les serviteurs devient comme la visibilité de l'action du Christ, du signe que le Christ opère en profondeur. On aurait pu croire que ce furent les serviteurs à procurer le vin nouveau pour la noce. Et de fait, c'est cela qui est arrivé : ils ont servi le vin nouveau, ils ont donné corps, visibilité humaine, historique, au miracle que le Christ seul pouvait accomplir.

On pourrait faire mille exemples, non seulement dans l'Évangile, mais aussi dans la vie quotidienne de l'Église. Le prêtre, au moment de l'Eucharistie, coïncide avec l'action suprême de Jésus d'offrir son Corps et son Sang pour la Rédemption du monde. Mais c'est chaque baptisé qui coïncide avec le Christ, si bien qu'il est habilité par le Baptême, rendu fort par l'Esprit dans le sacrement de Confirmation, nourri par l'Eucharistie, renouvelé dans le sacrement de la Pénitence, pour *re-présenter* réellement le Christ, roi, prêtre et prophète, dans le monde, dans la situation et les circonstances dans lesquelles il vit.

Il n'y a pas de vraie annonce de Jésus sans cette coïncidence. L'événement du Christ est d'une nature plus profonde que tout ce qu'on pourrait annoncer seulement comme une nouvelle, ou comme un message, ou comme un modèle de comportement, ou une doctrine, un exemple de bonté, etc. La profondeur de la nature de l'événement du Christ exige qu'il soit transmis en transmettant l'événement même, donc en transmettant une Présence. Et la preuve que la Présence est réelle et vraie est le fait qu'elle nous rend « coïncidents » avec elle.

Bien sûr, mon annonce sera pleine de contrition, car je ne suis pas digne de cela, et surtout je ne suis jamais vraiment fidèle, ou même simplement conscient de cette grâce. Mais, en même temps, mon annonce sera surtout pleine de gratitude, de joie sereine et de paix, elle sera toujours un "cantique nouveau", car ma coïncidence avec Jésus ne se fonde pas en moi, ni en ce que je suis ou fais pour le Christ ou les autres en son nom, mais elle se fonde sur la grâce gratuite d'être choisi par le Christ pour coïncider avec Lui, d'être choisi par la Trinité pour coïncider avec le Fils.

Travailler sur la coïncidence avec Jésus

Mais sur cette coïncidence il faut alors travailler, elle doit devenir le centre de mon engagement, de mon désir, de mon attention, de mon abandon à la grâce et à son travail. Pour vivre cette coïncidence et en témoigner, je dois surtout me laisser aider et accompagner par l'Eglise, la communauté que le Christ me donne pour me faire vivre en membre vivant de son Corps. Et cela, non seulement et principalement pour moi, car alors je réduis tout à une piété qui se complait en elle-même, mais pour le monde, pour toute l'humanité, car le Christ nous rend coïncidents avec Lui en tant qu'Agneau de Dieu qui sauve le monde, qui meurt et ressuscite pour le Salut du monde.

Comment travailler sur un tel mystère ?

Le premier travail, l'essentiel, est celui d'en être conscient, de faire mémoire de cela. C'est incroyable, mais c'est justement ce qui est le plus essentiel pour notre vie que nous oublions le plus facilement. Nous oublions plus facilement le Christ que des listes entières de banalités, de prescriptions, de règlements. Les pharisiens connaissaient par cœur environs 700 préceptes secondaires de la Loi, mais pouvaient oublier le plus grand commandement : aimer Dieu et son prochain, c'est à dire la communion avec un Dieu présent, la rencontre avec Lui.

Et quand la vie vient nous demander une position du cœur qui soit correspondante à son drame profond, à son besoin essentiel de sens et de plénitude, nous commençons à parcourir les 700 préceptes avant d'aller tout droit à l'essentiel : la grâce de pouvoir vivre la coïncidence avec Jésus comme la seule réponse au drame de l'existence, en expérimentant que, à partir de là, aussi toutes les autres solutions trouvent leur sens et leur efficacité.

Le grand test à faire face à tout, face à la vie, face à notre travail, notre famille, les défis que nous devons assumer, etc., est celui de nous demander : **Je veux réussir quelque chose ou je veux vivre cela avec le Christ ?** Je réagis aux choses en me demandant d'abord ce que je dois faire, ce que je dois dire, ce que je dois donner, ou bien en pensant d'abord au Christ qui est avec moi, qui m'offre une familiarité avec Lui, si profonde qu'Il est en moi et moi en Lui ?

Admettons que souvent nous avons plus peur de ne pas réussir que désir et demande de demeurer en Lui, de laisser que la communion avec Jésus, la coïncidence avec Jésus, soit la source et la consistance de notre réaction, de notre réponse, de notre engagement, de notre ministère, de notre responsabilité, du don de nous-mêmes face à ce que la vie nous présente et nous demande en ce moment.

Ce qui manque aux épreuves du Christ

La question d'une amie malade à propos du sens d'un passage de la lettre de saint Paul aux Colossiens touche ce point crucial. Saint Paul écrit : « Maintenant je trouve la joie dans les souffrances que je supporte pour vous ; je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Église. » (Col 1,24)

Ma vie, par tout ce par quoi elle doit passer, n'est plus que le Christ qui, en coïncidant avec moi, avec ce que je vis, les souffrances que je vis, les épreuves par lesquelles je passe, porte à son accomplissement le mystère de son Incarnation rédemptrice. Ce qui manque aux souffrances du Christ c'est de vivre Lui en moi les miennes, qui deviennent les siennes ; c'est de vivre en moi ma vie, qui devient la sienne. Dans le Corps du Christ qu'est l'Église, tout ce qui est mien devient sien, devient « du Christ », car dans le mystère de sa mort et résurrection, le Christ a fait sien tout ce qui est mien.

Mais ici, Paul ne nous parle pas seulement d'unir nos épreuves au Christ : il nous fait comprendre que nos épreuves sont unies au Christ dans la mesure où nous les vivons dans et pour son Corps qui est l'Église. L'appartenance à l'Église, la communion ecclésiale vécue, transforme tout ce que je vis en vie du Christ, en joie et souffrance du Christ, en amour du Christ, en rédemption opérée par le Christ. Le sens de tout ce que je vis, même de douloureux, devient la grâce de le vivre avec les dimensions de la vie du Christ, qui sont des dimensions universelles. Les souffrances de Jésus sur la Croix sont le Salut de toute l'humanité, de toute l'histoire, de tout l'univers. Mais elles n'ont pas encore atteint toute l'humanité, toute l'histoire, tout l'univers. C'est cela qui « manque » aux épreuves de Jésus. Saint Paul nous annonce que par nos épreuves vécues en Christ, ce n'est pas seulement pour le Salut de chacun de nous que s'accomplit la Rédemption opérée par la Croix, mais aussi pour le Salut de tous, pour tout le Corps qui est l'Église.

Vivre nos épreuves avec Jésus devient alors une élection pour une mission, une mission qui atteint mystérieusement toute l'humanité, toute l'histoire et tout l'univers. Et cela est une joie, comme nous l'annonce Paul : « Maintenant je trouve la joie dans les souffrances que je supporte pour vous ». La joie n'est pas dans le bien-être, mais dans la surprise de découvrir que ce que je vis, même de négatif aux yeux du monde, je suis choisi pour le vivre en coïncidant, dans le Corps de l'Église, avec le Christ Rédempteur du monde.

J'éprouve de la peine pour ceux et celles qui passent leur temps à scruter la vie de l'Église, du Pape au plus simple fidèle, comme on regarde avec un télescope la surface de la lune pour y découvrir toutes les plus petites taches, tous les trous et toutes les bosses, avec un malsain plaisir de se sentir parfaitement fidèle, et même sauveur de la fidélité. Fidélité à quoi ? À une idée abstraite de l'Église, une idée incorporelle de l'Église, tellement spirituelle qu'elle n'est plus ni notre corps ni le Corps du Christ.

Que c'est beau, que c'est humain, que c'est chrétien le « pétrissage » de saint Paul dans le Corps ecclésial ! Ce n'est pas seulement quant à la doctrine, quant à la conception morale que saint Paul s'est converti du pharisaïsme au christianisme, mais par son immersion baptismale dans la communion ecclésiale, dès la petite communauté de Damas jusqu'à toutes les communautés qu'il a fondées et fréquentées.

Cela veut dire que c'était toute sa personne, et non seulement sa tête, ou son action, ou ses sentiments qui vivaient dans le Corps du Christ et l'exprimaient. Et c'est ainsi que toute sa vie trouvait un sens, une plénitude, jusqu'à pouvoir vivre avec joie les épreuves, les souffrances, et même les tristesses et les angoisses qu'il supportait. C'est ainsi que toute sa personne incarnait l'annonce, le témoignage de sa foi et de son amour pour le Christ.

Être témoins de la libération

Hier, fête de saint André, il y avait aux Vigiles une lecture du chapitre 5 des Actes des Apôtres. Les Apôtres sont mis en prison par les autorités juives parce que les foules accourent à leur parole et à leurs miracles. « Pendant la nuit, l'ange du Seigneur ouvrit les portes de la prison et les fit sortir » (Ac 5,19), de manière que, lorsque les gardes vont les chercher pour les faire comparaître en jugement, ils ne les trouvent pas, et pourtant ils trouvent les portes de la prison bien fermées et gardées par les soldats. Enfin, on vient leur dire que les Apôtres sont dans le Temple et enseignent le peuple.

Cet épisode illustre bien un aspect important du témoignage chrétien, de l'annonce du Christ que nous sommes appelés à donner. C'est l'ange qui a libéré les Apôtres, en ouvrant les portes de la prison, mais il semble qu'il les a aussi refermées si le matin on a trouvé tout en ordre. Donc, ce ne sont pas les portes ouvertes qui annoncent la libération des Apôtres, ni même le fait qu'ils ne sont plus dans leur cachot. La libération devient évidente lorsqu'on les retrouve libres et en train d'annoncer le Christ. C'est en eux qu'on voit la liberté que la rencontre avec le Christ et la grâce de l'Esprit Saint leur donnent.

Et c'est une liberté qui ne craint rien, qui ne fuit rien. Les Apôtres se laissent reconduire tranquillement au tribunal, et là aussi ils annoncent le Christ : « Pierre et les Apôtres déclarèrent : "Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous aviez exécuté en le suspendant au bois du supplice. C'est lui que Dieu, par sa main droite, a élevé, en faisant de lui le Prince et le Sauveur, pour accorder à Israël la conversion et le pardon des péchés. Quant à nous, nous sommes les témoins de tout cela, avec l'Esprit Saint, que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent." » (Ac 5,29-32)

Et pour eux aussi, comme pour saint Paul, même les souffrances sont une occasion de vivre la joie d'incarner l'annonce du Christ : « Ils rappelèrent alors les Apôtres et, après les avoir fait fouetter, ils leur interdirent de parler au nom de Jésus, puis ils les relâchèrent. Quant à eux, quittant le Conseil suprême, ils repartaient tout joyeux d'avoir été jugés dignes de subir des humiliations pour le nom de Jésus. Tous les jours, au Temple et dans leurs maisons, sans cesse, ils enseignaient et annonçaient la Bonne Nouvelle : le Christ, c'est Jésus. » (Ac 5,40-42)

Acteurs du Royaume de Dieu

Ce qui rayonne de ces scènes de la vie des Apôtres est justement que la Bonne Nouvelle, l'Évangile, n'est plus quelque chose d'appris, ni seulement une belle expérience du passé qu'on raconte. La Bonne Nouvelle coïncide avec leur personne. Leur personne incarne l'annonce du Royaume, est annonce du Royaume. Ils annoncent au Temple, ils annoncent dans leur maison : il n'y a aucune dichotomie, aucune fragmentation entre leur vie publique et leur vie privée, entre la mission et le temps libre, entre le ministère au milieu de la foule et la vie familiale, quotidienne, avec leurs proches ou tout seuls. L'événement du Christ, pénétré en eux par le don de l'Esprit, informe toute leur personne. Quelle merveilleuse unité de vie ! Et c'est justement cette unité qui devient annonce de la nature de l'événement, de la beauté humaine que la rencontre avec Jésus et la vie avec Lui veut engendrer en tous.

L'unité de la vie, qui embrasse la multiplicité de toutes nos expériences, de nos engagements, de nos responsabilités, de nos difficultés, est tellement le fruit de la présence d'un Autre, que déjà le simple fait de sentir son absence, d'implorer sa venue, de désirer son Visage, m'unifie, unifie ma vie plus que tout autre chose que je possède, que tout succès que je peux avoir. Ce n'est pas un succès qui peut m'accomplir, ma la présence du Christ. Je suis davantage accompli dans mon humanité quand je crie « Viens, Seigneur Jésus ! » (Ap 22,20) que lorsque je possède le monde entier.

Vivre ensemble

Mais remarquons que dans toute cette scène des Actes, les Apôtres vivent tout ensemble. Ils sont comme un seul corps, et quand Pierre parle, il le fait au nom de tous. Cette unité n'est pas une fusion entre eux, car chacun partira vers toutes les directions du monde pour répandre l'événement chrétien. Leur unité est le fruit du désir et de l'expérience de coïncider avec la Présence du Christ. Leur unité est la communion des membres d'un seul Corps vivant. Si bien que de cette unité, de ce vivre ensemble, chaque membre tire une vitalité toujours plus grande, toujours plus originale.

Ils sont ensemble dans la liberté qu'ils reçoivent du Christ, ils sont ensemble dans l'annonce, dans les épreuves, dans la demande et l'accueil de l'Esprit, dans la gratitude eucharistique de voir leur vie devenir de plus en plus lieu d'expérience et d'annonce de l'événement de l'Emmanuel, du Dieu-avec-nous.

Sommes-nous unis à l'Église de cette manière, avec cette conscience, demande et gratitude ? Le sommes-nous dans notre communauté ?

C'est avec cette question dans le cœur et entre nous que nous pouvons crier avec vérité, dans l'Esprit Saint et avec Marie : « Viens, Seigneur Jésus ! »